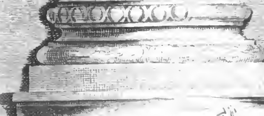
LA RELIGION,

à l'Aßemblée du Clergé de France.

POEME.

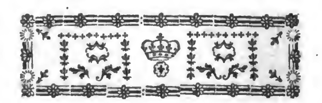




EN FRANCE

Chez les Libraires.

M.D.CC.LXII.



POËME.

La Religion descend au milieu de l'Assemblée du Clergé, & dans son étonnement dit :

Où suis-je? Sont-ce-là mes Docteurs, mes Prophetes,
De mes Oracles saints les divins Interpretes,
Les Pasteurs d'Israël, les Vengeurs de mes droits?
Quels Evêques, grand Dieu, que ceux que j'apperçois!
Hélas! sont-ils Chrétiens? L'est-on sans innocence?
L'est-on sans charité, sans foi, sans pénitence?
Prélats, on doit juger de l'arbre par ses fruits :
Les vôtres, de quel germe ont-ils été produits?
Il n'est que deux amours, l'un saint, qui justifie;
L'autre impur & souillé, partage de l'impie.
Où prendre un Juste ici, qui fidele à ma loi,
M'aime, soit mort au monde, & vivant de la Foi?
Dans vos Mitres, le fruit d'une intrigue profane,
Vous portez sur vos fronts l'Arrêt qui vous condamne.
Sur vos Thrônes sacrés mes yeux cherchent en vain
Des Prélats dans ce poste élevés par ma main;

On traînoit autrefois les Saints au rang suprême ;
Aujourd'hui l'on y court, on s'appelle soi-même.
Où trouver un Pasteur prévenu par mon choix,
Qui de l'Episcopat ait redouté le poids,
Et dont le premier pas ne soit point une chute ?
Par des vœux criminels à l'envi l'on débute.
Un Siege est-il vacant ? Que de regards sur lui !
La Crosse, effroi des Saints, est un don aujourd'hui.
L'ambition conduit au pied des Tabernacles ;
L'Adroite Simonie écarte les obstacles.
Un Bénéfice au gré de l'avare Prélat
Ne peut d'un si haut rang entretenir l'éclat.
Au lieu de cultiver le champ, on le ravage,
Au mépris de mes Loix l'Eglise est au pillage.
Dans le sacré Bercail, infideles Pasteurs,
Guidés par l'intérêt, vous n'entrez qu'en voleurs ;
C'est du sang des brebis que vous êtes avides :
Sous leurs peaux vous cachez des projets homicides.
Vos trésors ne sont pas mes dons, mais vos larcins ;
Evêques à vos yeux, aux miens vrais assassins.
Usurpateurs des rangs où je vous vois paroître,
Criminels, voulez-vous cesser enfin de l'être ?
Quittez ces ornements, qui n'en sont pas pour vous.
Sous l'habit des Pasteurs on reconnoît les loups.
Elevés par orgueil, descendez par justice,
Jamais grands à mes yeux que par ce sacrifice.
Mais vos sombres regards prouvent en ce moment
Que sous des chaînes d'or on s'aveugle aisément.
Descendre, vous paroît une foiblesse indigne ;
Ce seroit, selon vous, abandonner ma vigne,
Sacrifier mes droits, tout perdre & me trahir ;
Et vous n'êtes ici que pour me secourir.
Hé bien ; qu'y faites-vous ? Parlez, qu'en dois-je croire ?
Réunis sous mes yeux, l'êtes-vous pour ma gloire ?

Pourquoi s'envelopper dans un profond ſecret ?
Ah ! ſi de vos deſſeins j'étois l'ame & l'objet,
Vous verroit-on, du jour redoutant la lumiere,
Ne marcher qu'en tremblant ſous l'ombre du myſtere ?
Le triomphe du vrai peut-il être le fruit
De projets enfantés dans le ſein de la nuit ?
Qui ſe cache, eſt coupable ; on ſe montre ſans crainte,
Quand de la vertu ſeule on préſente l'empreinte.
On penſe, en vous voyant chercher des ſouterreins,
Que l'homme ennemi veille, & ſeme par vos mains.
Des Anges de lumiere on vous donne le titre,
Pourquoi donc placez-vous un maſque ſous la Mitre ?
Si l'amour ſeul du vrai dirige vos pinceaux,
Travaillez au grand jour, ouvrez tous vos bureaux.
Prouvez que vous marchez ſur les pas des Apôtres ;
Chrétiens pour vous, ſoyez Evêques pour les autres.
Ceſſez de vous cacher ; qu'eſt-ce donc qu'un Prélat
Qui n'eſt qu'un ſel ſans force, un flambeau ſans éclat ?
D'un Evêque apprenez l'alternative étrange ;
C'eſt toujours à mes yeux un monſtre, ou c'eſt un Ange.
J'ai vu ce temps heureux, qu'ici la piété
Portoit dans votre état des fruits de ſainteté.
Dignement appellés au divin Miniſtere,
Les Paſteurs honoroient leur ſacré caractere.
Grands par l'humilité, riches, mais en vertus ;
(Hélas ! jours floriſſants, qu'êtes-vous devenus ?)

Ils pratiquoient mes loix, annonçoient mes oracles,
Gagnoient par leur douceur, frappoient par des miracles,
Ou jamais à la Cour, ou toujours Pénitens,
Sans faste, & respectés, Evêques en tous temps.
A la voix de tels Chefs on marchoit sur leurs traces.
On leur a succédé, mais remplit-on leurs places?
Quel contraste jamais plus digne de mes pleurs!
Ils n'aimoient que la Croix, vous n'aimez que les fleurs.
Les faux biens à leurs yeux n'étoient qu'un vil atôme,
Aux vôtres ceux du Ciel ne sont qu'un vain fantôme.
Peres des indigens, ils faisoient des heureux.
Rivaux des fiers Traitans, vous l'emportez sur eux.
Tempérans, ils n'avoient qu'une table frugale,
Et la vôtre gémit du luxe qu'elle étale.
Leur modeste vertu marchoit baissant les yeux.
L'éclat de votre orgueil forme un scandale affreux.
Dans mon Volume saint, dans les Ecrits des Peres,
Ils puisoient nuit & jour d'abondantes lumieres.
Quel prodige aujourd'hui qu'un Evêque savant!
Pour vous des Livres saints l'étude est un tourment.
Ils prêchoient, & l'exemple appuyoit leurs maximes;
Muets pour le salut, l'êtes-vous pour les crimes?
Que vois-je dans vos mains? deux Décrets pleins d'horreurs,
Que l'Enfer contre moi vomit dans ses fureurs,
Dont dans Rome payenne, au pied d'un Dieu de plâtre,
Avec sa raison seule eût rougi l'Idolâtre;

Ouvrages ténébreux, qui renverſent ma Loi ;
Bouleverſent l'Egliſe, inſultent à ſa Foi ;
L'un, tiſſu monſtrueux d'affreuſes calomnies,
L'autre, germe fécond d'abſurdités impies ;
Couple impur, digne fruit d'un Monſtre décoré
D'un nom par le Ciel même en tremblant adoré.
Quel Monſtre ! C'eſt un homme exiſtant en cent
mille,
De tant de corps divers ſeul & puiſſant mobile,
Qui rival du Très-Haut, ſans paroître, eſt par-
tout,
Embraſſe l'Univers de l'un à l'autre bout,
N'occupe qu'un ſeul point, & gouverne la terre,
N'a qu'une plume en main, & lance le tonnerre,
Traîne un vil vêtement, & foule aux pieds les Rois,
Maîtriſe les eſprits, & les corps & les loix.
Jaloux de mon triomphe, embelli de mes charmes,
Ce Monſtre contre moi tourne mes propres armes.
Pour m'ôter la parole, il emprunte ma voix ;
Pour renverſer mon thrône, il prend en main la
Croix.
Sa Politique habile appelle l'ignorance,
S'empare adroitement des clefs de la Science ;
En prêchant l'Evangile, en altere l'eſprit,
En couronnant mon front, le fouille & le flétrit ;
Des ſaintes vérités empoiſonne la ſource,
Aux plus noirs attentats s'enhardit dans ſa courſe;
Proſcrit toute vertu, qu'il voit d'un œil jaloux,
Conſacre toute horreur qui ſert bien ſon cour-
roux ;
D'un tas d'impiétés, qu'avec art il exhale,
Infecte ma Doctrine, inonde ma Morale ;
Rempe vers la grandeur par d'indignes détours,
Du poignard, du poiſon achete le ſecours ;
Fait un devoir du crime, un jeu du ſacrilege,
Change en Théâtre un Temple, en Sodome un
College,

Enfante & canonise un systême cruel
Qui profane, ensanglante & le Thrône & l'Autel;
Divinise les fruits d'un honteux fanatisme,
Sur les débris de tout s'éleve au despotisme ;
Enfin, par un concours d'incroyables forfaits,
Aux témoins étonnés fait douter s'ils sont vrais.
Tel est ce Monstre : hé quoi ! Ministres de mon culte,
Vous, Organes du Ciel, que la Terre consulte,
Chefs de mon Sanctuaire, appuis de ma grandeur,
Qui vantez sur vos fronts le Sceau de ma faveur,
Malgré tant de bienfaits, au Monstre qui m'outrage,
Ingrats, vous présentez un sacrilege hommage.
C'est votre Idole. Envain tout parle contre lui.
Vous foulez tout aux pieds pour lui servir d'appui.
Vous oubliez honneur, fidélité, prudence,
Dignité, bonne foi, serments, gloire, décence ;
Contents, si mon Rival accepte votre encens.
Quel esprit de vertige enivre ainsi vos sens ?
Je pensois qu'éblouis par de vaines chimeres,
Eblouis par l'éclat des vertus mensongeres,
Vous preniez pour moi-même un Rival odieux :
Insensés, qu'ai-je omis pour dessiller vos yeux ?
Du fond d'un Sanctuaire où j'habite moi-même,
Où le nom de Justice orne mon Diadême,
Où, la balance en main, je pese les Mortels,
Espoir des Innocents, effroi des criminels,
De-là j'ai fait partir mille voix redoutables
De l'esprit qui m'anime, Oracles respectables;
L'Univers étonné se réveille à ce bruit ;
Le Monstr s'en émeut, la France en retentit.
La main de ma Justice ôte aux yeux de l'Europe
Le voile dont le Monstre avec art s'enveloppe :
Quel changement subit ! l'Imposteur dépouillé
Laisse voir mille horreurs dont son sein est souillé.

Uſure, meurtres, vols, calomnies, homicide;
Parjure, ſacrilege, infâme Régicide.
Quel amas de noirceurs ſous des dehors brillants!
L'illuſion, Prélats, ceſſe enfin: il eſt temps;
Parlez; que penſez-vous du Rival que j'abhorre?
Le monde eſt décidé: balancez-vous encore?
Le maſque eſt arraché: les faits ſont évidents.
Qu'entends-je?.... confondus par des traits ſi frappants,
Sourds aux cris de l'honneur, au cri de la juſtice;
N'oppoſant aux raiſons qu'un aveugle caprice,
» Reſpectons, dites-vous, un Corps ſi glorieux,
» Néceſſaire à l'Egliſe, à l'Etat précieux «.
Quel langage! Dans vous eſt-ce fureur, folie,
Ivreſſe, aveuglement, faux-honneur, frénéſie?
Quel bien tire l'Etat d'un amas de Brigands,
Uſurpateurs hardis, dangereux Intrigants;
D'un Deſpote étranger adorateurs ſerviles,
Des légitimes Rois contempteurs indociles;
Sujets, pour profiter des droits des Citoyens,
Etrangers, s'il s'agit d'en briſer les liens;
Ne prenant dans l'Etat aucune conſiſtance,
Pour éluder des Loix la ſévere Ordonnance;
Eſpions, abuſants du ſceau le plus ſacré,
Si l'honneur de leur Secte y gagne un ſeul dégré;
Avides pour le gain, ſans foi dans le commerce,
Vindicatifs, cruels, ſitôt qu'on les traverſe;
Soufflants par-tout le feu de la diviſion,
Immolants tout au gré de leur ambition;
D'un air de piété colorants leur vengeance;
Modeſtes par orgueil, traîtres par conſcience;
Faux, parjures, ingrats, violants tous les droits;
Dépouillants les Sujets, aſſaſſinants les Rois;
Portants le fer, le feu, la mort, ou des entraves,
Par-tout où leur orgueil ne veut que des Eſclaves;
Fanatiques, ligueurs, fourbes, ſéditieux?.....
Sont-ce là des Sujets à l'Etat précieux?

Le sont-ils à l'Eglise, où leur funeste rage
Depuis deux siécles souffle un feu qui la ravage?
N'est-ce pas sous leurs coups que je vois tous les
ans,
Ou tomber mes Autels, ou périr mes Enfants?
J'aimois un Institut, ils l'ont frappé du foudre:
J'avois un saint asyle, ils l'ont réduit en poudre.
Je régnois en Sorbonne, on y suivoit mes loix:
L'Erreur m'attaquoit-elle? on y vengeoit mes
droits.
Ces furieux armés d'une insolente audace,
M'ont chassée, & j'y vois un Squelette à ma
place.
Au sacré Tribunal des Guides éclairés,
Ramenoient sous mes loix les troupeaux égarés.
De mes Rivaux jaloux je vois la troupe indigne,
S'emparer de mes clefs, & détruire ma vigne.
J'avois, pour m'annoncer, des Interpretes saints:
Je ne vois, j'en rougis, qu'orgueilleux baladins,
Qui d'un style profane énervant mes maximes,
Souillent mes vérités, embellissent les crimes.
Sous de sages leçons je voyois autrefois
Les dociles enfants se former à ma voix:
De profanes Mentors l'impudique cabale
Ne leur ouvre aujourd'hui qu'une école fatale;
Où leurs cœurs ne puisants que l'amour des plai-
sirs,
Ne prennent désormais pour loix que leurs desirs.
Le Clergé dans Paris, formé sous mes auspices,
Ornoit mon Sanctuaire, & faisoit mes délices;
Quel spectacle aujourd'hui! des Prêtres séduc-
teurs,
De mes mystères saints hardis profanateurs,
Se jouant de l'Autel, troupe vile & vénale,
D'un Peuple corrompu l'opprobre & le scandale!
Pour comble de malheurs dans ces jours je ne voi,
Qu'une funeste ardeur pour ébranler la Foi.

Ivre d'un vain orgueil, bravant jusqu'au tonnerre,
Le Déisme usurpant l'empire de la Terre,
Vante de la raison le triomphe éclatant,
Et ne jette sur moi qu'un regard insultant.
Affreux renversement, triste métamorphose!
Prélats, ouvrez les yeux, vous en verrez la cause.
Depuis le jour cruel que le Monstre fatal
Fit éclorre à Lisbonne un systême infernal,
Et que des bords du Tage aux rives de la Seine;
L'insolent Molinisme osa traîner sa chaîne,
De ce malheureux jour je date mes malheurs;
Et ne fais qu'arroser mes Fastes de mes pleurs.
A ma douleur extrême où chercher un remede?
Témoins indifférents du malheur qui m'excede,
On ne vous voit d'ardeur que pour en triompher,
Vous irritez un feu qu'on est prêt d'étouffer.
Comment justifier cette horrible conduite?
Peut-être est-ce foiblesse, & la Secte hypocrite
Dans sa chute annonçant de plus puissants efforts;
Vous prévoyez sa haine, & craignez ses transports.
Lâches, ces sentiments seroient-ils donc les vôtres?
Etes-vous, pour tromper, successeurs des Apôtres?
Evêques, apprenez votre premier devoir,
C'est d'inspirer la crainte, & de n'en point avoir.
Défenseurs de la Foi, chefs du Christianisme,
En traits de feu marqués au coin de l'Héroïsme,
Grands au sein de la paix, plus grands dans les combats,
Vous devez, sans pâlir, braver jusqu'au trepas.
Que l'Hydre se releve; hé bien, c'est votre gloire.
Pouvez-vous sans combats mériter la victoire?
L'honneur de votre rang tant de fois avili
Demande un tel retour pour se voir rétabli.

Mais quelle est votre erreur sur l'impuissante Secte!
Est-ce au lion superbe à fuir devant l'insecte ?
Que vous connoissez peu votre prix & le sien !
Foible même avec vous, sans vous elle n'est rien:
Son sort dans ce moment dépend d'une parole.
Parlez, & le néant engloutit votre idole.
Vous tremblez ! hé ! voyez, un simple Sénateur,
Quel opprobre pour vous ! devient mon défenseur.
Attentif sur le Monstre, il l'approche, il l'attaque ;
Il démasque le fourbe, entrouve le cloaque,
D'où des plus noirs poisons s'éleve la vapeur
Qui doit de mon empire avancer le malheur.
A l'aspect du danger qui menace mon trône,
Le vigilant Sénat d'un saint effroi frissonne;
Il prend le fer vengeur, & du Colosse affreux
Disseque prudemment les membres vénimeux.
Il vole à mon secours : c'est aux Dieux de la terre
Au défaut des Prélats, de s'armer du tonnerre.
Frappé d'un coup mortel, le monstre chancelant,
Prélats, à son secours vous appelle en tombant.
Quoi ! Vous le redoutez, tandis qu'il vous implore ?
Ce n'est plus qu'un cadavre, & vous tremblez encore ?
Ciel ! Quelle honte ! Allez, vils prévaricateurs ;
Du Colosse expirant mendier les faveurs.
Que vous méritez bien, ambitieux Esclaves,
De traîner sans rougir, de si nobles entraves !
Mes chaînes à vos yeux ne sont que d'un vil prix :
Je prêche des faux biens un généreux mépris,
L'humilité, la foi, des mœurs, la tempérance,
L'esprit de pauvreté, des fruits de pénitence :
Ce sont là mes liens ; ils vous sont en horreur.
Hé bien ! de vos penchants suivez l'attrait flateur:

ıre.
les re-

nords,
s.
ıvole,
,
ırt
puits de la

beau dehor n'est qu'une
écorce,
Un ministere saint, mais stérile & sans force; 185
Quelques Elus, mais peu; germe heureux & fécond.
Mon espoir.... Ah! ce mot vous cache un sens profond.
Sous un bandeau d'acier votre ame est aveuglée;
De vos crimes enfin la mesure est comblée.
Votre Arrêt s'exécute, insensibles Prélats,
Vous l'avez sous les yeux . & vous ne tremblez pas.